

Hors du coup

par

Jean Lebatty

Il déplie, puis ouvre son journal avec précaution. Ken déteste les traces noires laissées par l'encre sur ses mains blanches, immaculées. Il se tourne sur le côté pour le lire car, sur la table, traînent quelques miettes d'un muffin et la petite fraise de papier huileux, froissé, qui le contenait. Quelques taches de café également. Aussi léger et insipide soit-il, il laisse encore des traces sur les manchettes, et il n'y a rien de plus désagréable que de devoir laver une chemise pour seulement quelques ombres de café.

Dans le journal, les textes s'alignent en colonnes serrées. Il pense un moment aux journalistes qui, dans l'excitation, pondent rageusement des articles sur tout et sur rien. Quelle débauche d'effort et pour quel résultat: il ne lit que les titres et encore! Il n'a jamais rien découvert de réellement passionnant à ce qui se passe autour de lui. Quant aux événements à l'étranger, qui cela peut-il bien intéresser? Bien peu de gens sans doute, car on n'en parle jamais beaucoup dans le journal régional qu'il achète tous les matins. Il ne le lirait pas que cela ne changerait pas grand-chose à sa vie. Mais à l'aube, en attendant le *ferry* pour Vancouver qu'aurait-il d'autre à faire?

Les gens autour de lui, il en connaît beaucoup. Enfin, il les a croisés tous les matins depuis tant de temps... depuis quand au fait? Pendant un court instant, il fait l'effort de se rappeler. Mais il n'insiste pas trop. Il ne sait plus. Il y a trop longtemps. Il ne leur a jamais parlé. Ils ne lui ont jamais fait un signe l'invitant à le faire. Et pour dire quoi, finalement? Qu'il vit comme eux à Victoria ou à Sydney. Qu'il se rend à Vancouver, tous les jours, pour y faire un travail qui n'en vaut pas le déplacement. Deux heures de bateau le matin, deux

heures le soir, cela fait beaucoup de temps pour s'ennuyer un peu. Mais il faut bien vivre!

Oh! il n'a pas besoin de grand chose. Sa femme l'a quitté, et il ne sait toujours pas très bien pourquoi. Elle est partie avec les enfants. Eux, il ne les regrette pas trop, ils étaient un peu turbulents. Mais son départ à elle lui a vraiment causé un choc. À la maison, il doit s'occuper de tout à présent et, quand il revient fatigué de sa journée de travail, de ses quatre heures de voyage, il aurait préféré regarder tout de suite la télé.

Il pourrait venir ici un peu plus tard. Traînailler quelque peu chez lui, à la table du petit déjeuner, tout en écoutant la radio. Mais il a horreur d'arriver en retard et il ne peut davantage se permettre de rater le *ferry*. Et puis, que ferait-il tout seul? La radio l'ennuie. Ici, au moins, il n'est pas seul à tenter de tuer le temps.

En en-tête du journal, quelques mots captent son regard. Non pas un événement majeur, mais simplement la date. Il est à chaque fois surpris de constater combien peu d'attention il prête à ce temps qu'il fait mourir à petit feu. Au travail, on lui rappelle quelquefois qu'il est vendredi soir et qu'on ne le verra pas d'ici le lundi prochain. Le dimanche soir, cependant, il se souvient plus facilement que c'est la fin de la trêve, car il l'attend presque impatiemment. Il se fatigue assez d'être seul chez lui, dans cette grande maison. Elle ne lui apporte plus aucun plaisir. Il y a si longtemps qu'il l'habite. Ne l'a-t-il pas héritée de ses parents qui, eux-mêmes, l'ont reçue de ses grands-parents et ce, depuis quelques générations? On lui a un jour posé la question de savoir depuis combien de temps sa famille vivait sur l'île. Il ne le savait pas trop bien. Il ne se l'était jamais demandé. C'est quelqu'un d'autre qui avait répondu à sa place. Il l'avait écouté avec surprise, n'imaginant jamais qu'une personne ait pu s'intéresser à la chose. Un peu ébahi, on lui avait appris que ses ancêtres, en provenance d'Écosse, avaient débarqué sur l'île vers 1853 afin de travailler dans les mines de charbon à Nanaimo. Il était bien allé quelquefois dans cette ville à une centaine de kilomètres au nord de Victoria sans qu'elle ne lui ait fait la moindre impression. Après cette information, il y retourna, histoire d'en apprendre un peu plus sur son passé. Il avait visité le

petit fortin en rondins contenant les canons d'époque destinés à protéger les mineurs dans leur travail. Mais tout cela semblait si étranger, si impersonnel, qu'il eut le sentiment de ne pas être concerné.

La date du journal lui apprend que c'est la fin de l'hiver. Cela aussi lui paraît une nouvelle un peu inattendue. L'hiver avait été doux et moins pluvieux que d'ordinaire. Il n'y avait presque pas eu de rupture entre l'été dernier et ce printemps si proche. La vie s'écoulait donc réellement de manière monotone. Il n'y avait même plus le rythme des saisons pour en marquer le passage.

Il jette un coup d'œil par la grande baie vitrée. Le ciel est d'un bleu délavé passant progressivement, vers l'horizon, à un gris clair barré de grandes traînées nuageuses beiges à crème rosâtre. La côte, envahie de pins, se découpe, sombre et dentelée, en violent contraste avec la mer, lisse et brillante comme un plateau d'argent légèrement doré par les premiers rayons du soleil.

Il saisit tout cela d'un seul coup d'œil distrait, puis se détourne. C'est encore l'hiver, pense-t-il, et se replonge dans le journal. Pas longtemps d'ailleurs car un brouhaha inhabituel a soudain envahi la cafétéria. Un gros bus bondé de Chinois vient de déverser une masse grouillante et bruyante dans ce petit havre de paix et d'ennui. En un instant, toute l'atmosphère a changé. Ces gens parlent fort et n'arrêtent pas de se déplacer en petits groupes d'un coin à l'autre de la grande salle. Les nombreux sièges laissés vides sont submergés de femmes, étonnées d'avoir suivi leur mari dans ce monde exotique, et de bagages que leur courte visite ne justifie pas.

Cette effervescence, comme une ébullition, a monté d'un cran l'humidité et la température de la place. Une fine brume opacifie la vitre des grandes baies, estompant le lever du soleil sur le paysage grandiose.

Cette invasion l'a mis de mauvaise humeur. Il ne comprend rien à ce baragouin qu'ils clament sans gêne. D'où viennent-ils encore? Et même en hiver à présent! Qu'ont-ils à venir voir ici ce qu'ils peuvent tout aussi bien trouver chez eux? Il perçoit leur présence comme une intrusion indécente

dans la moite intimité de son petit monde. Il se lève, abandonne son journal sur la table et sort respirer l'air frais au dehors.

Le jour est en place à présent. Le ciel, d'un bleu plus profond, s'est lavé des épais nuages du petit matin, ne conservant qu'une mince striation blanchâtre soulignant un horizon qui semble s'être infiniment déplacé. Des îles vert sombre, aux formes molles, dérivent sur une mer étale, bleu grisâtre, qu'une faible brise semble localement faire frémir. Sa surface s'assombrit alors, en grandes taches informes, semblant cristalliser dans l'air du matin. Mais cette immense quiétude n'apaise pas son impatience. Il est pressé, à présent, de voir venir le bateau dans lequel il s'ennuiera deux heures. Les yeux fixés sur le ciment du trottoir, il fait les cent pas en attendant l'heure du départ.

Quand le signal est enfin donné aux véhicules de grimper à bord du *ferry*, il est déjà assis à son volant depuis quelque temps. Il pense à ce qu'il fera, ce soir, de retour chez lui. Distraitement, il grignotera un petit plat TV, toujours insipide ou même parfois avec un petit arrière-goût de rance, mais dont l'avantage indéniable est qu'il réduit notablement le temps de préparation et ne nécessite aucune vaisselle. Ensuite, il se couchera tôt. Il n'y aura rien qui pourra l'intéresser à la télévision. Ce soir appartient à une de ces sinistres journées où il n'y aura pas de retransmission sportive. Il pourra donc se lever un peu plus tôt demain et traîner plus longtemps à la cafétéria.

Il bâille et s'interrompt soudain, la bouche à demi ouverte. Du coin de l'œil, il a remarqué dans le rétroviseur ces gens en mouvement. Ce sont les touristes qui remontent dans leur bus. Il les avait oubliés déjà. Sa mauvaise humeur lui revient. Ces gens le dérangent. Ils appartiennent à un monde qu'il ne connaît pas, qu'il ne désire pas découvrir, qui ne devrait pas exister. Le tourisme! Il fait la grimace. Comment peut-on dépenser tant de temps et d'argent à cela? Cela l'a troublé de savoir que ses ancêtres sont venus d'Écosse pour se perdre dans ce coin-ci du monde. Quelle folie! Quel était leur motif? Il y avait des mines de charbon partout en Europe; quel besoin avaient-ils d'aller au bout du monde? Il ne comprend pas. Ses ancêtres lui sont aussi étrangers que les touristes

bousculant ses habitudes et que le petit fortin de Nanaimo. Dans le *ferry*, il n'ira pas dans les cafétérias des ponts supérieurs. Il ne veut pas sentir une nouvelle fois leur présence. Tant pis, il fera toute la traversée au volant de sa voiture.

«Combien de fois a-t-il fait cette traversée?», se demande-t-il, alors que sa voiture fait un bruit de wagon sur la passerelle métallique montant au *ferry*. Il ne s'en soucie guère. Tout au plus a-t-il conscience que le nombre doit être énorme. Il lui semble que le monde a commencé ainsi et que toujours, pour le reste des temps, il fera l'aller-retour entre l'île et le continent. C'est vrai! Il a été enfant, étudiant et, ensuite, il a décroché ce poste et s'est marié peu de temps plus tard. Mais curieusement, il ne se souvient plus tellement de cette époque. Il n'est pas né, il n'a pas grandi, il est juste apparu soudainement sur le bateau, un jour, il y a très longtemps. Il sourit: «Oui! C'est ça. Pas de début, pas de fin, j'ai toujours vécu et le ferai toujours.» Il était à la fois la pérennité et l'immutabilité. «Tous ces gens sont des instables; moi seul, j'assure la permanence». Sa conscience percevait de mieux en mieux l'importance du rôle qui était le sien. Il se considérait un peu comme un modèle de durabilité et d'équilibre, les ciments indispensables de toute civilisation. C'était l'essence même de son existence. Et il s'en trouvait très bien.

Mais l'air est irrespirable dans la voiture, et il décide de se dégourdir un peu les jambes. Comme il n'y a guère de place entre les véhicules pour se promener, il s'accoude au bastingage. Et pour la première fois, depuis longtemps, il contemple la mer. La marche régulière du moteur se fait à peine sentir par la faible vibration de quelques gouttes d'eau salée sur la rambarde. Le *ferry* se meut uniformément sur la surface de l'eau comme s'il glissait sur de la glace. Sans heurt et sans fin, avec cette force tranquille qui lui fait croire que, lui non plus, jamais ne pourra s'arrêter. Il s'identifie à cette masse, à cette volonté immuable. Pour se sentir bien, il n'a besoin de rien d'autre au monde que cette merveilleuse impression de constance et de continuité. Il a eu raison de rester sur le pont inférieur: c'est ici qu'il retrouve l'apaisante certitude. Finalement, et quoique certaines personnes aient pu le lui faire entendre, il n'est pas malheureux à vivre seul. Et si,

parfois, il peut lui sembler s'ennuyer quelque peu, cela n'est rien en regard du bonheur qu'il ressent à l'instant présent.

Pourtant, pourquoi faut-il que, dans sa progression puissante et tranquille, le vaisseau abîme la mer de tous ces remous? Gris bleu sombre, presque sans vagues, elle est, au passage du colosse comme déchirée par son étrave. Elle s'ouvre, toute écorchée de tourbillons, se vidant d'un sang vert opalescent, mêlé à une lymphé spumeuse comme l'écume. Du géant tranquille, même la blancheur innocente de la proue est une arme du désordre.

Agacé, il s'apprête à s'arracher de sa contemplation quand, du coin de l'œil, il surprend un mouvement. Une sorte d'énorme battement d'aile sombre. Il ne comprend d'abord pas. Un grand oiseau foudroyé, aux membres éparpillés qui s'abîme à la mer. Non! C'est une jeune femme, sombrement vêtue, qui tombe des ponts supérieurs. C'est si surprenant, tellement inattendu que sa première réaction est celle de la colère. Elle tombe très vite, passe près de lui. Mais, devant ses yeux, tout se déroule si lentement qu'il n'aurait qu'à tendre doucement la main pour la toucher au passage.

Elle a les yeux agrandis par l'horreur. Le rictus de la peur n'arrive pas à abîmer la beauté de ses traits, ni à éteindre le charme de son visage. Elle se débat en tournoyant dans le vide; elle tend vers lui sa griffe désespérée. Il regarde, il contemple; il ne bouge pas. Son corps fin et gracieux plonge dans l'écume. Il la fixe du regard. L'eau se referme sur elle; il voit encore un peu de tissu sombre dans la transparence des remous. Son visage refait surface. Elle est déjà loin à présent; elle glisse à toute vitesse le long de la quille, minuscule point sombre au pied de la falaise blanche. Mais il reconnaît son regard implorant. Il est immobile; il est muet.

C'est fini maintenant. Il ne peut plus la voir. Il n'a plus les moyens de savoir si elle est toujours à la surface ou si son corps a plongé, saisi par le froid. Il revient lentement vers sa voiture. Ses muscles sont gourds; sa pensée défile mollement, le cerveau indolent. Il a cependant pleinement conscience qu'il n'a pas agi et il sait déjà qu'il ne fera rien de plus. Pour lui, cet accident est un désastre. Le *ferry* continue sa route, obstiné. Mais ce n'est plus la force tranquille. Finie cette impression de

puissance et de pérennité. Le drame a détruit l'apaisante certitude. Le chaos a fait irruption dans sa vie. Une jeune femme meurt, mais c'est tout son monde à lui qui s'écroule. Pourquoi a-t-il fallu qu'elle fasse cela devant lui, l'impudente? Après un court moment de réflexion, il revient sur ses pas. Il jette un dernier coup d'œil afin de s'assurer que personne ne peut plus la voir et surtout que, de l'endroit où elle est tombée, elle ne puisse pas rejoindre le rivage.

À peine rassuré, il est soudainement saisi par une peur effroyable. Y aurait-il d'autres témoins de l'accident? Le bateau n'a pas freiné sa course. Il n'y a pas eu d'appel de sirène. Il semble seul sur le pont des véhicules. Mais pour en être certain, c'est avec angoisse qu'à présent, il court d'une voiture à l'autre pour vérifier si personne d'autre n'est resté au volant. Jamais, il n'a été agité de la sorte. Comme un fou, il se précipite d'une voiture à l'autre que, chacune, il fouille du regard, le visage écrasé sur la vitre. Il monte même sur le marchepied des immenses camions et scrute l'obscurité qui baigne dans les couchettes à l'arrière des sièges. Son cœur bat à grands coups. Jamais il n'a autant pris conscience de son environnement. Jamais il n'a été à ce point concerné par la possible importance d'une personne évoluant dans sa sphère étroite. Et s'il la découvrait jamais, il est certain qu'elle serait la personne qu'il détestera le plus au monde.

Il y a combien de véhicules sur ce pont? Une centaine sans doute? Il en a vérifié la plus grande partie. Il les contrôlera tous et il recommencera si c'est nécessaire. Il regarde sa montre; il ne le reconnaît plus ce temps qui file à toute vitesse. Son monde chancelle, tout se retourne contre lui, même le temps qui lui échappe à présent. Il reste quelques voitures à vérifier, mais le *ferry* est déjà en vue de Vancouver. On ne va pas tarder à prier les conducteurs de rejoindre leurs véhicules. Il doit faire vite; en sueur, il s'approche du dernier groupe d'automobiles et son cœur se glace. Derrière le pare-brise de la première auto, un journal est largement déployé devant le volant. Il se fige, ne sachant plus que faire. Il ne peut pas l'approcher au risque de se faire voir, mais il faut qu'il sache. Le mieux est d'attendre l'arrivée au port et de se mêler aux gens qui descendent pour reprendre leur auto. Il prend bien note du type de voiture, la couleur et le numéro de

plaque et va se réfugier dans le couloir métallique qui mène aux escaliers.

Ses mains sont moites. C'est la première fois qu'il les voit trembler un peu. Il est en nage, sa chemise lui colle à la peau, et la manche de sa veste est trempée à force de s'éponger le front avec le bras. Comment savoir si le gars de la voiture a vu quelque chose? Il lisait tranquillement son journal; il n'a sans doute rien remarqué. Mais sait-on jamais avec ces salauds. Peut-être m'espionnait-il depuis le début? Le moment de panique se dissipant, il se dit que le type au journal ne peut pas avoir vu quelque chose, sinon, il serait intervenu immédiatement. Il aurait sans doute tenté de rejoindre un membre de l'équipage pour le mettre au courant et lui faire arrêter le bateau.

En pensant cela, il ressent une impression désagréable. Un malaise qu'il ne parvient pas à définir et qui lui semble beaucoup plus déplaisant encore que le sentiment de peur qui l'étreignait à l'instant. Peut-être est-ce une chose qu'il aurait dû faire lui-même? Cette question lui paraît absurde. Il la rejette aussitôt et s'accorde à penser que le type au journal a très bien pu voir ce qui s'est passé et ne pas ressentir davantage le besoin d'intervenir. Peut-être même l'a-t-il reconnu et, le voyant s'approcher, s'est-il dissimulé derrière son journal avec la même crainte d'être vu que la sienne.

Il sursaute. Des portes ont claqué et un grondement sourd roule des escaliers. On est arrivé à Vancouver et les gens retournent à leurs voitures. Il s'agit de ne pas se faire remarquer et de se fondre dans la foule comme s'il descendait avec eux des ponts supérieurs. Mais son visage inondé de sueur, aux yeux hagards, ont attiré le regard de certains. La panique le reprend. Il croit reconnaître des airs suspicieux, des moues réprobatrices. Il cherche une excuse, au moins une explication.

– Je cherche un dossier que j'ai égaré. Je cherche partout et ne le trouve pas.

Quelques personnes se retournent sur lui, surprises, puis, indifférentes, continuent leur chemin. Il se traite d'imbécile; s'il voulait se faire remarquer, c'était certainement

la meilleure manière d'agir. Son univers a indiscutablement basculé. Il ne se reconnaît même plus. C'est bien la première fois de sa vie qu'il interpelle des gens qu'il ne connaît pas. Le mieux est de se fondre dans la foule, prendre la voiture et s'en aller au plus vite. Toutefois, il s'agira de ne pas perdre de vue le véhicule de l'homme au journal. Tant pis pour le boulot. Alors que, de sa vie, il n'a jamais été en retard au bureau, cette fois-ci, il ne s'y rendra tout simplement pas. Il est trop important de suivre ce type et de s'assurer qu'il ne l'a pas vu.

– Et voilà, Monsieur le commissaire, l'histoire exacte qu'il m'a racontée un jour alors qu'il était drogué et saoul à en mourir. Il n'est jamais retourné au bureau. D'ailleurs, il ne m'a jamais dit où il travaillait et je ne connais même pas son nom. Dans le quartier, on l'appelait Ken, c'est tout. Il ne parlait jamais à personne. Sauf cette fois où il s'était intoxiqué au point que lui-même pensait en crever. Quand il s'est remis de sa crise, quelques jours plus tard, il a reparu à Vancouver-Est, plus maigre que jamais, plus paumé encore. Il semblait ne pas se souvenir de m'avoir parlé. Mais, ces dernières années, n'a-t-il pas justement consacré toutes ses énergies à tenter de tout oublier? En fait, il était déchiré entre sa volonté de noyer ses souvenirs dans la partie la plus profonde de son cerveau et la crainte malade de voir toute cette histoire apparaître au grand jour et d'être prêt à agir en conséquence. En fait, il n'avait plus que deux préoccupations dans la vie, celle de trouver un peu d'argent pour l'alcool et la drogue et, quand il était un peu plus conscient, de ramasser les vieux journaux, parfois en voler de neufs, et les lire avidement, dans les moindres détails, presque à la manière d'un forcené.

M'est d'avis qu'il cherchait à trouver un article, un commentaire, un flash, n'importe quoi qui annoncerait la disparition d'une jeune femme ou la découverte de ses restes. À moins qu'il ne pensât encore à l'homme au journal et craignait toujours qu'il fasse une déclaration concernant l'accident sur le *ferry*. Je crois savoir qu'il n'est jamais tombé sur un seul de ces textes qui l'aurait intéressé. Sauf ce matin, peut-être.

Tard dans la matinée, il était assis au coin de la rue Cambie qui donne dans Pigeon Square. Il mendiait quelques sous pour se payer une bouteille. Un passant s'est arrêté devant lui et lui a jeté quelques piécettes. Il lui a parlé quelques temps, puis il a sorti un journal de sa poche et lui a, semble-t-il, montré un article. Ken qui, alors, ne paraissait pas sous l'emprise de la drogue, s'est dressé d'un coup et, comme un fou, a sorti un couteau de sa poche et s'est acharné avec rage sur le passant. Le temps qu'on intervienne, le pauvre était déjà lardé de coups et saignait de toutes ses blessures. Il devait mourir quelques instants plus tard, alors que Ken disparaissait en hurlant vers la bas de la rue, le journal à bout de bras. On ne l'a plus revu. Je ne sais même pas où il habite.